

La vie en négatif

Michelle Chanonat

Number 159 (2), 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/81789ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chanonat, M. (2016). La vie en négatif. *Jeu*, (159), 4–6.

Une pièce
de théâtre
devenue
bande
dessinée...

La démarche
est rare mais
le résultat est là,
magnifique.

*La Demoiselle
en blanc*
de Dominick
Parenteau-Lebeuf
a pris sous
les pinceaux
d'Éléonore Goldberg
une envolée
en noir et gris.

Michelle Chanonat

LA VIE EN



*Pour recouvrer sa santé, Berlin doit être bombardée.
Comme un corps cancéreux sous les rayons X.*

CI-CONTRE ET EN MÉDAILLON :
Illustrations d'Éléonore Goldberg
pour *La Demoiselle en blanc*
de Dominick Parenteau-Lebeuf
(Mécanique générale, 2016).

NÉGATIF

*Il faut ce qu'il faut
pour mettre la guerre K.O.*



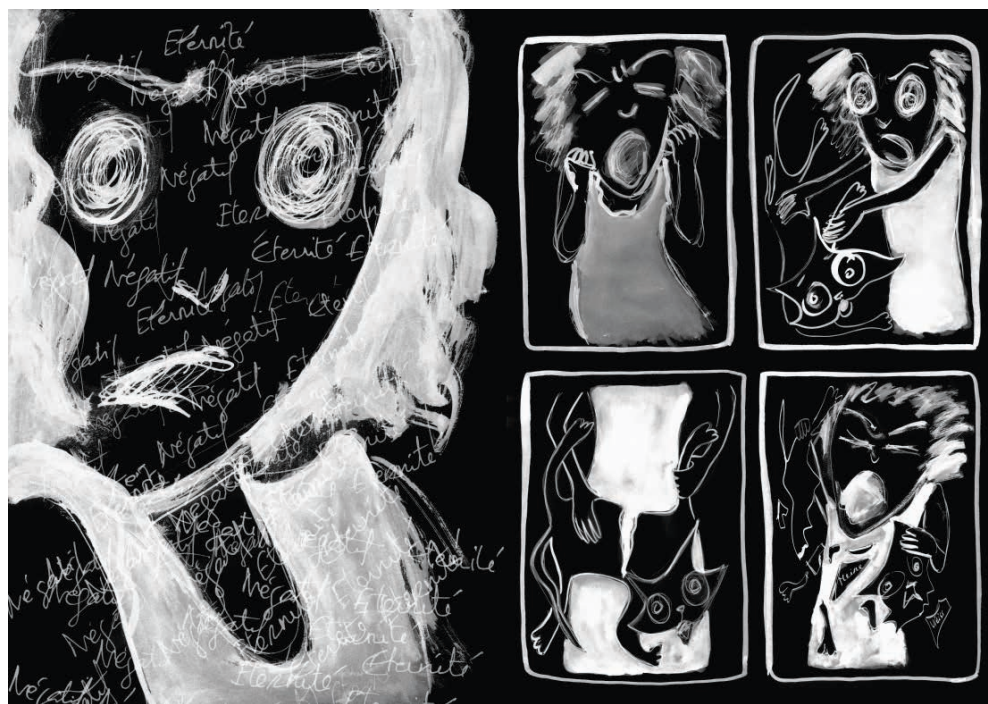
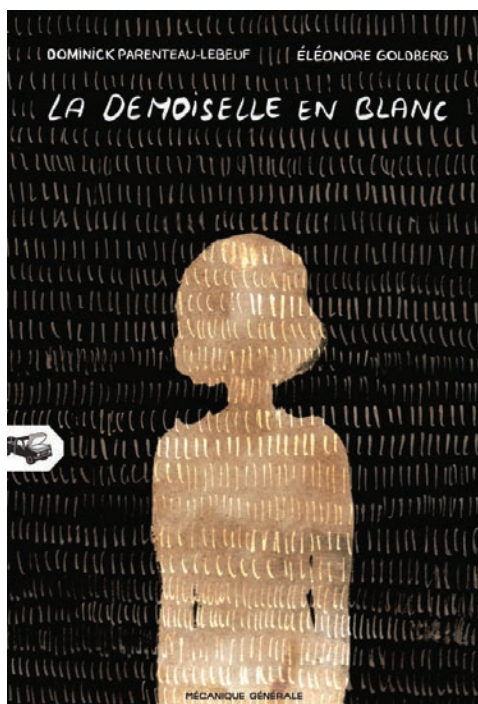
Une maison à Berlin, sur la Novemberstraße, promise à la démolition, tombe en ruines. Pauvre bicoque aux fenêtres occultées par des planches, elle abrite une chambre noire,

encore encombrée de négatifs, de bacs de révélateur et de vieux appareils photo. Elle appartenait au peintre et photographe Raoul Hausmann. Lui, il est parti depuis longtemps. Et il n'est jamais revenu.

Fondateur et animateur du mouvement dada à Berlin dans les années 30, déclaré « artiste dégénéré » par les nazis, Hausmann se réfugie en Espagne avec sa femme, Hedwig Mankiewitz, et sa maîtresse, Vera Broïdo, fille d'un révolutionnaire russe. Pendant six ans, il voyage à travers l'Europe, de Zurich à Prague, en passant par Ibiza. En 1939, il est à Paris; avec la montée du nazisme, les origines juives de sa femme le contraignent à fuir encore une fois. Il finit par s'installer en zone libre à Limoges, en France, où il demeurera jusqu'à sa mort, en 1971.

En 1932, alors qu'il était en vacances dans l'île de Sylt, en Allemagne, Hausmann a réalisé une série de photos de nus que Dominick Parenteau-Lebeuf a découvert lors d'une résidence d'écriture à Limoges. Inspirée par cette rencontre avec la création artistique d'Hausmann, l'auteure a écrit une pièce de théâtre, *La Demoiselle en blanc*¹, récit surréaliste d'une photo prise à la sauvette, celle d'une jeune fille en chemise de nuit courant sur la plage. Une image banale, tellement banale que le photographe l'a oubliée dans sa chambre noire, et le négatif de la photo est resté suspendu sur la corde de séchage.

1. Montréal, Mécanique générale, 2016, 304 p., ill.



UNE PEINTURE DE L'HISTOIRE

En 2009, 20 après la chute du mur, Berlin veut faire peau neuve et raser les vestiges du passé. Mais, dans la chambre noire de la vieille maison, la jeune fille en négatif attend encore d'être développée pour exister : « Je suis un trésor invisible qui habite une maison invisible. »

La vie s'écoule en nuits, 28 000 entre 1933 et 2009, en petits bâtons griffés sur le mur, comme le font les prisonniers : « Chaque nuit qui passe est le théâtre d'une nouvelle vie. » Parce que le négatif est une prison, et la jeune demoiselle peste et colère pour se sortir de là, sortir de cette chambre noire mais, pour protéger ses contrastes, elle ne peut le faire que la nuit ; elle doit fuir le soleil. Telle uneoureuse transie, elle attend le retour du photographe. S'élève un puissant chant d'amour, celui d'une femme qui espère l'homme aimé, qui dit l'attente se dilatant et se délitant dans le temps de cette non-vie, cette vie en négatif. Des passages sublimes, où les mots tracés en blanc courent simplement sur une page noire.

Un chat dessiné lui tient compagnie. Le chat dada, Chada, effronté et hâbleur. Chat de papier, *alter ego* de la jeune fille en pellicule. Ensemble, ils se chamaillent, dansent, s'amuse et observent la marche du monde derrière un soupirail, une fenêtre ronde comme l'objectif d'un photographe, une lucarne qu'ils appellent « les actualités du soir ». Les images du XX^e siècle défilent sur

l'écran pâle de leurs nuits interminables : les camps de concentration, les bombardements sur Berlin (« Il faut ce qu'il faut pour mettre la guerre K.O. »), le champignon atomique d'Hiroshima, le procès de Nuremberg, les attentats des Jeux olympiques de 1972...

Des personnages visitent furtivement la maison : un officier de la Wehrmacht, un soldat d'Allemagne de l'Est qui décide de franchir le mur, un étudiant québécois en voyage à Berlin... Des intrus qui arrivent, repartent, laissant derrière eux quelques traces. Dans cette histoire, qui se construit dans l'imaginaire du lecteur, tout est dit dans le rien, dans l'économie de mots et d'images, ce qui les rend plus frappants, plus bouleversants.

Ce gros livre de 300 pages n'est pas à proprement parler une bande dessinée, mais plutôt un roman graphique. De grands aplats noirs, des traits de pinceau épais, nerveux, agencés dans un savant désordre, saisissent l'expression d'un soldat, un défilé militaire dans Berlin. Floues, menaçantes, des silhouettes à peine esquissées d'un seul trait d'encre de chine délavé semblent sorties de cauchemars. Ces dessins en camaïeu de gris disent la noirceur de l'Histoire, de ce siècle terriblement meurtrier. Ils illustrent la méditation de la demoiselle sur le sens de la vie, devant tant de mort(s). Les guerres succèdent aux guerres, les tranchées aux charniers, les exterminations aux génocides. Comment trouver un sens à cette barbarie ?

Peut-être en étant le négatif de soi, ou bien en n'étant pas encore né ? « Vivre ou mourir, les deux demandent un courage que je n'ai pas », avoue la jeune fille. On croirait lire un aphorisme de Cioran.

De ces images, de ces phrases à la graphie enfantine se dégagent un spleen baudelairien, un élégant désespoir mâtiné d'humour, dans une atmosphère à la Tim Burton. Il est intéressant de constater que les funestes idéologies que sont le fascisme et le nazisme sont de plus en plus citées dans les œuvres contemporaines. Comme s'il fallait convoquer le passé pour tenter de comprendre le présent, chercher dans l'histoire la clé d'une porte qu'on n'a pas su ouvrir, ou l'issue d'un gouffre qu'on n'a pas su refermer. Devant la montée des intégrismes, on peut légitimement éprouver le sentiment que quelque chose nous a échappé. Puisque l'histoire se reproduit, c'est donc qu'on n'a rien compris au premier épisode ? On n'a pas su lire le négatif de la photo ?

À l'heure des *selfies* et des photos aussitôt publiées, aussitôt effacées, cette peinture de l'histoire à travers un négatif a quelque chose de délicieusement suranné. Et, comme le disait Van Gogh, c'est « gravement beau ». ●

Illustrations d'Éléonore Goldberg pour *La Demoiselle en blanc* de Dominick Parenteau-Lebeuf (Mécanique générale, 2016).